

medias, notamment du magnétophone, dans l'enseignement du français.

Ce séminaire, rappelons-le, s'était vu assigner un rôle consultatif, et de ses travaux, ne pouvaient résulter des décisions. Néanmoins, tel qu'il s'est déroulé, il a en quelque sorte pris le caractère de véritables « Etats Généraux du Français au Burundi », et ce, de deux manières : en abordant ouvertement les

problèmes fondamentaux de cet enseignement ; en donnant la parole à tous ceux qui participent à l'enseignement du français au Burundi.

Mme Claude Rakowska-Jaillard
M. Alain Juillard
M. Norbert Dupont

Nous donnons dans l'encadré (page 92) le projet de statuts de l'Institut de promotion des langues étrangères au Burundi).

...des U.S.A.

la littérature africaine contemporaine **1960-1981**

Un colloque sur ce sujet a été organisé du 8 au 11 avril 1981 par l'African Literature Association (Ala, Claremont College, California).

110 experts en provenance d'une vingtaine de pays se sont concertés sur 21 thèmes de réflexion relatifs à la littérature africaine dont les principaux furent : « Littérature féminine en Afrique », « L'interview littéraire », « Camara Laye », « Littérature contemporaine vernaculaire », « les traditions narratives orales », et « le film et la fiction aujourd'hui... » Les littératures d'Afrique du Sud, de l'Ouest, du Maghreb, des langues espagnole ou portugaise furent l'objet d'exposés et de discussions. Des séances plénières se réunirent autour de Mongo Beti, Buchi Emecheta, de Daniel Kuene, de Roger Abrahams. En outre, des lectures de poésie, des projections de films, une exposition de livres contribuèrent à meubler un programme déjà ambitieux.

C'est en marge de la Conférence que fut décidée la création d'une

Association Africaine d'Etudes Sémiotiques (1).

La prochaine réunion de l'Ala se réunira en avril 1982 à la Howard University, Washington D.C. et son thème général sera : « La littérature africaine et ses dimensions interdisciplinaires ». (2).

D'autres réunions concernant les études africaines se sont tenues en 1981 ou se tiendront en 1982.

S. Battestini

D'UN LIVRE À L'AUTRE

MUKALA KADIMA-NZUJI

Jacques Rabemananjara : **l'homme et l'œuvre**

Collection « Approches », Présence Africaine, 1981, 186 p.)

Comme il est annoncé à la quatrième page de couverture du livre de Kadima-Nzuji, il ne s'agit, dans cette collection « Approches », que de « faciliter une rencontre », but qui paraît atteint de façon satisfaisante, une fois achevée la lecture de cet ouvrage bien documenté, présenté d'une manière méthodique, claire et efficace.

• African Studies Association (Asa)
1981 Conference
Indiana University, Bloomington, Indiana, 21-24 octobre 1981

Thème des approches multidisciplinaires des Arts et Lettres (Responsable : Prof. Emile Snyder, Dept of French and Italian, 626 Ballantine Hall, Indiana University, Bloomington, Indiana 47401).

• Modern Language Association (Mla)
1981 Conference
New York City, 26-29 décembre 1981

Thèmes retenus : « Les femmes dans la littérature africaine », « Les littératures africaines du Sud » et « Ngugi Wa Thiong'o : Art et idéologie ». (Resp. Janis Mayer, Comparative Literature, University of Texas at Dallas, Richardson, Texas 75080, Usa).

• International Comparative Literature Association (Icla)
10^e Congrès, New-York University, 22-29 août 1982

Thèmes : Problèmes généraux de l'Histoire littéraire, Poétique comparée, Relations littéraires inter-américaines (Ecrire à Icla, Tenth Congress, New York University, 19 University Place, Room 516, New York, New York 10003, Usa).

En effet, les objectifs de Kadima-Nzuji se trouvent clairement définis, et à plusieurs reprises :

- approcher l'univers poétique de J. Rabemananjara ;
- introduire à la pensée du poète et de l'homme politique ;
- proposer des éléments de réflexion.

C'est d'abord l'homme qui est présenté, et l'on reste un peu stupéfait en voyant se profiler en si peu de pages une activité débordante et créatrice, tant sur le plan littéraire que sur le plan politique. Profondément enraciné dans le sol et l'histoire de Madagascar, J. Rabema-

(1) Pour plus d'information écrire à : Battestini, Dept of languages, and linguistics, University of Calabar, P.M.B. 1115, Calabar, Nigéria.

(2) Pour plus d'information écrire à : Prof. Daniel Racine, Romance Languages, Howard University, Washington D.C. 20059, U.S.A.

nanjara semble vivre d'un désir constant de liberté pour tous : depuis la revendication qui causa son renvoi du grand séminaire d'Ambatoroka (au sujet de l'admissibilité des Malgaches au même titre que les Blancs à l'épreuve du baccalauréat) jusqu'à sa participation aux Congrès Internationaux des Écrivains et Artistes Noirs en 1956 et 1959, c'est l'image d'un homme libre et responsable qu'il veut faire naître partout. Image d'autant plus frappante qu'il passa 9 ans de sa vie en prison pour avoir voulu l'imposer. De cette période de sa vie naquirent des « proclamations » poétiques, **Antsa, Antidote, Lamba** (extraits présentés et commentés par Kadima-Nzuzi) où le poète malgache rencontre et développe les interrogations essentielles de l'homme : l'amour, la mort, la liberté. **Les Ordales**, recueil publié plus tardivement, semble traduire une certaine sérénité ainsi qu'une maîtrise plus grande de l'écriture qui, de cri, devient parole.

Les documents reproduits par Kadima-Nzuzi, à la fin de son ouvrage, jettent sur la poésie de J. Rabemananjara, une lumière évidente, en permettant surtout de mieux comprendre sa conception très exigeante de la poésie. Pour lui, tout acte littéraire est politique ; et le poète se révèle investi d'une responsabilité vis-à-vis de son pays. Le don qu'il a reçu doit fleurir au service de son peuple. Il s'agit d'une poésie, sinon révolutionnaire, du moins « engagée », au sens courant du terme.

Au poète porte-parole d'une nation, on peut évidemment opposer le romantique qui, tel Musset, va tirer de sa souffrance un chant poignant et magnifique, ou le Parnassien qui répugne aux confidences directes et assigne à l'art la mission de représenter la Beauté à travers une perfection totale de la forme. Une réflexion un peu approfondie permet cependant de déceler que, dans la poésie de J. Rabemananjara, les trois courants se rencontrent et se pénètrent. A titre d'exemple, on établira facilement des parentés entre cet extrait de **Les Hurlers** de Leconte de Lisle, qui évoque les aboiements lugubres d'une troupe de chiens affamés, et le passage de **Antidote** où le poète malgache figure l'agression des policiers venus l'arrêter.

« *Devant la lune errante aux livides clartés,*

*Quelle angoisse inconnue, au bord
des noires ondes,
Faisait pleurer une âme en vos
formes immondes ?
Pourquoi gémissiez-vous, spectres
épouvantés ? »*

Leconte de Lisle

« *Doucement, doucement, dans un
étouffement de mousse et de velours
le silence enrobe la terre :*

*A peine l'envol d'un duvet ou la
chute au gré d'un vent mol des feuil-
les mortes de l'automne.*

*Est-ce l'étreinte de la mort et de la
vie au seuil béant de l'infini !*

*Le silence enrobe la terre avec grâce
adorable.*

*Il pose des baisers où passe l'infini
de la ferveur sur les lèvres tuméfiées
de l'angoisse et de la Douleur. »*

J. Rabemananjara

On pourra également trouver des correspondances entre les thèmes choisis. Sully Prudhomme tire du rapprochement symbolique entre les yeux qui se ferment et l'éclat des étoiles, la certitude de l'immortalité, tandis que J. Rabemananjara les situe, dans un de ses sonnets : **Initiation II** « au point de convergence du fini et de l'infini, au point de rencontre du charnel et du divin. »

« *Bleus ou noirs, tous aimés, tous
beaux,
Ouverts à quelque immense aurore,
De l'autre côté de tombeaux
Les yeux qu'on ferme voient en-
core.*

*Sully Prudhomme
« La Vie Intérieure »*

« *Tes yeux !
L'éternité chante dans les prunelles
qu'embrase la ferveur de cils indéfi-
nis !
De quelles déités, de quels astres
bénis avez-vous hérité les flammes
fraternelles ?*

J. Rabemananjara

L'émotion qui pousse l'homme à crier sa joie, son désespoir, son amour ou son aspiration, se retrouve chez tout poète fervent et conscient de son pouvoir. Touché par le langage, les mots, les sons, les couleurs, le lecteur sera sensible aux plaintes des grands romantiques qui disent le désarroi d'un monde et d'une époque, comme aux appels du poète malgache qui aspire à la « vie » pour son île et son peuple, qui revendique la liberté pour être capable d'aimer.

« Un poète est inspiré. Vous ne pouvez pas le conseiller, l'inspiration étant une chose totalement inédite, totalement imprévisible. Il ne fait que suivre le mouvement de son inspiration. Mais attention, le poète a un double rôle : non seulement il est inspiré, mais il est inspirateur à son tour. Il doit, donc, inspirer les autres à travers son œuvre. » On trouve ici la double exigence de l'écriture poétique : satisfaire un besoin élémentaire et personnel, mais aussi se faire entendre et être reçu par l'autre. C'est là le mystère de la communication et par conséquent celui de l'amour. Aimer une femme revient à aimer un peuple, et pour J. Rabemananjara à aimer son île, la Grande Ile.

Cette relation privilégiée entre un homme et son île évoque irrésistiblement le lien qui se construit petit à petit entre Robinson et l'île baptisée Spéranza, dans le beau roman de Michel Tournier **Vendredi ou les limbes du Pacifique**. C'est l'île qui donne à Robinson, après son naufrage la possibilité de survivre puis, au terme d'une évolution spirituelle de plusieurs années, c'est lui, par sa semence, qui fait naître au sein de Spéranza une nouvelle espèce végétale, la mandragore, fruit de leur union profonde et symbolique.

Le voisinage, dans le livre de Kadima-Nzuzi, d'un texte tel que **Lamba** (p. 84) décrivant de façon très lyrique le paroxysme de la passion sexuelle, et de réflexions du poète sur l'amour et la sensualité (p. 145-146) permet encore une fois de mieux cerner l'un des aspects de la pensée de J. Rabemananjara, à savoir, sa conception large et globale de l'amour humain. Ce n'est pas seulement par la voie de la poésie formelle que celle-ci se développe ; dans les œuvres théâtrales, se dessinent des personnages soumis à une passion dévorante, des sentiments contrariés par un ordre ancestral, débouchant sur l'idée que seule la mort rendra éternel l'amour et permettra son accomplissement. Cette mort assimilable d'ailleurs à l'union totale dans l'acte sexuel, fera triompher les amants de forces mauvaises et leur donnera accès au monde invisible, celui des dieux maîtres du destin. Accéder à ce mystère ne sera possible qu'à la suite d'épreuves constituant, en quelque sorte, une initiation. On rejoint là les grands mythes occidentaux de Tristan et Iseult, de Roméo et Juliette.

A l'instar de Kadima-Nzuji, on peut se demander si le recueil **Les Ordales**, par sa forme et par son titre (rappelant que l'on ne sort vainqueur d'une épreuve qu'avec l'aide des forces invisibles, divines ou autres...) ne veut pas effacer, d'une certaine façon, une « souillure » dont J. Rabemananjara se serait trouvé marqué à la suite de ses longs contacts avec l'Occident et surtout par son accession à la nationalité française. Ce dernier fait apparaît surprenant chez un homme si fortement animé par un patriotisme vivant et combatif. Peut-être y trouvera-t-on une explication indirecte dans la devise de la revue fondée en 1935 par le poète et ses amis : « Devenir de plus en plus français, tout en restant profondément malgache ».

Toute l'œuvre de J. Rabemananjara combat l'idée qu'un homme de l'art est forcément à l'écart des préoccupations politiques, économiques... Il semble avoir réalisé tout au long de ces années une unité difficile en lui-même, menant de front ses aspirations littéraires, politiques humanistes. C'est peut-être là, la marque d'un homme qui s'est accompli entièrement et a su s'exprimer par tous les langages dont il disposait. Quelques photos montrent la variété et la richesse des contacts qu'il entretenait avec des hommes du monde entier et de tous les rivages de la pensée.

A travers les entretiens que le poète a accordés à un journaliste zaïrois et à Kadima-Nzuji, il apparaît, encore plus fortement, que l'idée de combat est primordiale dans sa conception de l'écrivain. Cela s'explique tout à fait par les événements qu'il a vécus : il y avait, au milieu du vingtième siècle, en Afrique et à Madagascar, combat contre le colonisateur et pour l'indépendance. A présent que celle-ci est acquise du moins administrative-ment, on peut se demander à travers quelles luttes la poésie, comme la conçoit J. Rabemananjara, pourra s'épanouir. En fait, il reste à l'homme suffisamment de combats à mener contre lui-même pour que l'on soit certain, que l'écriture-action n'est pas à la veille de se tarir. Témoigner, réclamer pour chacun, d'abord le droit à la vie et au développement, puis l'accès à la culture et le droit à la différence, telle sera encore longtemps la tâche de l'écrivain. En ce qui concerne plus particulièrement la littérature négro-afri-

caine, il est à prévoir que le développement des langues nationales nourrira d'une façon nouvelle son évolution.

L'approche de l'œuvre poétique, théâtrale et politique de J. Rabemananjara se trouve complétée dans l'ouvrage de Kadima-Nzuji par un chapitre rassemblant des « jugements », présentés chronologiquement, un « glossaire » pour mieux appréhender la réalité malgache, et une « Bibliographie » détaillée, où ne figure, c'est à remarquer, qu'une seule traduction (en allemand) des poèmes **Antsa** et **Lamba**. On peut souhaiter que par l'intermédiaire de Kadima-Nzuji, l'audience de J. Rabemananjara s'élargisse encore davantage.

Françoise Bureau
Professeur au collège H. Cahn
de Bry-sur-Marne

de la dislocation à la double incompréhension : un survol des relations Afrique-Antilles

entretien avec Roger Dorsinville

S'il est un homme à même de parler aujourd'hui à la fois des Antilles et de l'Afrique, c'est bien Roger Dorsinville. « L'Afrique des rois », « un homme en trois morceaux », « Kimby ou la loi de Niang », « Gens de Dakar », « Renaître à Dendé ». Qui est cet homme a du se demander plus d'un lecteur, cet écrivain au patronyme si peu africain qui sait si bien faire vivre des personnages et des drames africains ?

D'Afrique, les ancêtres de Roger Dorsinville ont été déportés, il y a quelques siècles, pour échouer à Haïti. Il y a quelques années, Roger Dorsinville a accompli le voyage retour : envoyé en Afrique en qualité de diplomate, il s'y est fixé comme membre de l'opposition au gouvernement de Haïti. C'est alors qu'il s'est mis à découvrir l'Afrique et à se découvrir à travers elle. Sans couper les ponts avec les Antilles - son dernier roman ne s'intitule-t-il pas « Mourir pour Haïti » ?

Les nombreux ouvrages qu'il continue de publier n'empêchent pas Roger Dorsinville, à soixante dix ans

d'accomplir un travail considérable : responsable des pages de critique littéraire particulièrement fournies et denses du mensuel dakarois « Africa », il s'occupe également de la direction littéraire des « Nouvelles Editions Africaines ». C'est dans son bureau des Nea qu'il s'est entretenu avec Lucien Houédanou (*) des temps forts des relations passionnelles entre les Antilles et l'Afrique : la dislocation tragique de la traite négrière, la palpitante rencontre des années de la Négritude, la double incompréhension d'aujourd'hui qui fait apprécier la nécessité d'hommes de passage comme Roger Dorsinville.

Roger Dorsinville, en lisant vos ouvrages, on éprouve une difficulté à vous situer, entre les Antilles où vous êtes né et l'Afrique où vous vivez depuis plusieurs années. Historiquement, comment peut-on comprendre votre situation d'homme de deux mondes ?

Disons qu'il y a au départ un voyage commun qui est parti d'une dislocation : celle de la traite négrière. Des Africains noirs ont été transportés aux Antilles pour y devenir des bêtes de somme d'une certaine colonisation. Des années ont passé, des années d'ignorance, mais des années également pendant lesquelles se sont gardées dans les chants, dans les danses, dans la religion, en général, des formes culturelles africaines absolument authentiques, pertinentes et puissantes pour la formation des esprits et des cœurs. Il était resté là-bas (un sommeil en quelque sorte !) ce vague souvenir qu'il y a une Afrique quel-que part.

Et puis voilà ! la rencontre a lieu : la rencontre historique entre les étudiants antillais et africains à Paris. Aimé Césaire, Léon Gontran Damas, avec quelques autres dont les noms sont aujourd'hui oubliés tel que le Docteur Sajous ont rencontré Léopold Sédar Senghor, Birago Diop, Alioune Diop... cela a été véritablement l'équipe de choc de ce mouvement socio-historique et culturel que nous connaissons sous le nom de Négritude.

Cette rencontre a commencé dans les années 1936, s'est perpétuée après la guerre et est arrivée à la création de « Présence Africaine », sa revue, sa maison d'édition... Cette rencontre a été d'une impor-

tance énorme dans les rapports entre l'Afrique et les Antilles.

C'est certain, mais beaucoup de choses ont dû changer depuis. Pouvez-vous nous dire quel visage les Antilles, leur littérature notamment, présentent actuellement ?

La littérature dite antillaise n'a pas disparue avec le premier groupe, le groupe de choc dont je viens de vous parler. Elle continue. Elle continue gaillardement, elle continue bravement.

Mais il faut dissocier parmi les Antillais ceux qui sont encore des Français - des Antillais qui relèvent des îles appartenant encore à la France comme la Guadeloupe ou la Martinique - et d'autres Antillais comme les Haïtiens - dont je suis - qui ne sont pas des Français parce que l'indépendance du pays a été conquise depuis déjà un siècle et demi. Mais les Haïtiens partagent avec les autres Antillais la même langue, les mêmes préoccupations en un certain sens. Vous savez que toutes nos indépendances sont des indépendances précaires ; or au niveau de ces pays il y a encore un travail de décolonisation à faire et, dans une certaine mesure, très réel, nous sommes, en route en quelque sorte ensemble, avec la différence que quelques uns relèvent de l'Etat d'Haïti et d'autres relèvent de la France.

Il y a ici au Sénégal un petit groupe d'écrivains haïtiens tels que moi-même qui suis directeur littéraire des Nea, Jean Brière qui est conseiller technique au Ministère de la Jeunesse et des Sports, spécialiste du théâtre, Lucien Lemoine, conseiller culturel à Radio-Sénégal, poète, et sa femme Jacqueline Lemoine, femme de lettres et actrice.

On peut dire de ce petit groupe, qu'il est bien en vue parce qu'il occupe un certain nombre de postes dans le domaine de la culture, des postes qui reviennent tout naturellement à des Sénégalais et que les Sénégalais occuperont bientôt. Mais tant que la bonne volonté du gouvernement persistera, nous serons encore à ces postes-là.

Mais attention, il n'y a pas que ce petit groupe d'écrivains haïtiens qui constitue la littérature antillaise d'aujourd'hui. A côté de lui, il y a aussi des Guadeloupéens et des Martiniquais...

Donnez-nous quelques noms ?

Il y a par exemple Joseph Zobel qui est resté ici pendant longtemps comme coopérant. Je pourrais citer également, parmi ceux qui sont très connus, Maryse Condé : vous savez que le groupe théâtral du « Nouveau Toucan » a monté récemment ici, à Dakar, une pièce de Maryse Condé. Elle a écrit un très beau livre qui fait se rejoindre les préoccupations des Antilles et de l'Afrique et que l'on appelle **Le Heremakonon**. Le protagoniste, parti de la Guadeloupe qui est son pays d'origine, rejoint l'Afrique ; alors là, il y a toute une problématique qui est malheureusement la problématique d'une double incompréhension : l'Antillais ne comprend pas toujours l'Africain et l'Africain ne comprend pas toujours l'Antillais - et dans une certaine mesure le rejette. A l'appui de cette dernière proposition, je vais vous citer un autre nom, le nom de Simone Schwartzbart. Dans **Ti-Jean l'Horizon** qui est son tout dernier livre, un très beau livre, se manifeste ce rejet de l'Antillais par une sorte d'inconscience de certains Africains.

Vous en revanche, vous avez bien su conjurer ce rejet, cette double incompréhension : vos romans situés en Afrique ont l'authenticité du vécu, vous êtes vice-président de l'Association des Ecrivains Sénégalais et dans sa récente étude sur le roman africain, Jean-Pierre Makouta Mboukou cite vos ouvrages.

Ecoutez : j'ai l'habitude de dire que l'Afrique est la terre de ma nouvelle naissance. Je l'ai répété plusieurs fois. Cela peut avoir l'air d'une politesse qui est faite à un pays où je vis, à un continent que j'ai retrouvé, mais les gens qui me connaissent savent que, en général, je ne parle pas pour rien et les mots que je dis, je les pense : l'Afrique a été la terre de ma seconde naissance.

J'explique aussi très souvent que mon premier contact avec l'Afrique a été avec Dakar et dans des circonstances qui ne se prêtaient pas véritablement à une découverte enrichissante. Je suis arrivé ici comme diplomate, vivant la vie du diplomate qui est peut-être une vie importante, mais qui est particulièrement superficielle parce qu'elle ne permet pas de descendre dans les profondeurs du peuple et d'arriver à

le connaître. On voit des formes d'art tout à fait superficielles ; on croit que l'on connaît ; en fait, on ne sait rien.

Pour connaître l'Afrique et pour m'y retrouver, pour savoir que c'est véritablement ma patrie et que j'y ai pris à nouveau racines au point de parler de naissance nouvelle, il a fallu que je laisse le Sénégal et que j'aille au Liberia. J'ai démissionné de mon poste d'ici, cessant d'approuver la politique du gouvernement que je servais.

Je suis parti pour le Libéria où j'ai travaillé comme conseiller culturel au Ministère de la Culture et alors, c'est là que j'ai eu la révélation de moi-même, la révélation de mon passé, la révélation de tout ce qui sommeillait en moi-même et que jusque là, j'avais mal interprété. Je suis né au contact des paysans libériens et ça, c'est une expérience presque foudroyante que je n'oublierai jamais. Et si vous reprenez mes livres de ces dernières années, — mes romans —, certaines études ethnographiques, vous verrez que la rencontre avec le paysan libérien a été pour moi une rencontre absolument déterminante. Ne disons même pas le paysan libérien : le paysan ouest-africain.

Dans l'autre sens, est-ce que les Antillais d'aujourd'hui continuent de s'ouvrir à l'Afrique et à sa littérature ?

Ça s'ouvre, ça s'ouvre. Mais attention : les Antilles françaises, elles sont... françaises. Il y a une littérature révolutionnaire qui peut circuler en France, en territoire métropolitain mais qui ne peut pas circuler dans les Dom-Tom. Ce sont des provinces françaises si l'on veut : mais est-ce qu'elles le sont à part entière ? Ce sont des provinces libres : mais est-ce que la liberté n'y est pas surveillée ?

Quant à Haïti qui est mon propre pays, qui est un Etat policier actuellement, un Etat policier gouverné par une dictature, le livre n'y circule pratiquement pas.

*Propos recueillis par
Lucien Houedanou (*)*

(*) Lucien Houedanou est journaliste-stagiaire au Centre d'Etudes des Sciences et Techniques de l'Information de l'Université de Dakar.

pédagogiques

Revue de l'association internationale de pédagogie universitaire (nos 1, 2, 3)

La pédagogie universitaire est une idée neuve, tout du moins dans les universités de langue française, car il y a longtemps que les universités américaines pratiquent l'Uti (University Teaching Improvement). Il ne faut donc pas s'étonner que la pédagogie universitaire se soit d'abord développée au Québec, bien placé pour observer ce qui se faisait, de ce point de vue, dans les universités nord-américaines de langue anglaise. C'est dans les années 1970 que naissent les premiers « services de pédagogie universitaire ». Trois postulats expliquent leur naissance d'après Jacques Parent du « Spu » de l'université Laval :

- la majorité des professeurs considèrent que l'enseignement est leur principale fonction à l'université ;
- l'enseignement est un processus complexe de communication impliquant des connaissances, des attitudes, des habiletés de la part de celui qui enseigne ;
- Ce processus de communication peut s'apprendre et se perfectionner (1), ce qui l'amène à définir la pédagogie universitaire comme étant « l'art et la science qui régissent la mise en œuvre de toutes les ressources par lesquelles on peut éduquer les gens de niveau universitaire » (id p. 26). Tandis que Denis Blondin dans l'éditorial de ce premier numéro la définit comme « le lieu où l'on essaie de repenser les formes reçues de l'enseignement telles qu'on peut les observer dans nos institutions d'enseignement supérieur, afin que le plus grand nombre possible d'étudiants fasse les apprentissages les plus pertinents, de la manière la plus efficace possible, dans le plus grand respect des personnes et des rythmes d'apprentissage ». Quant au reste de ce premier numéro, il est consacré à la présentation d'un certain nombre d'expériences concrètes d'amélioration de la pédagogie dans l'enseignement supérieur québécois.

Le second numéro, quant à lui (décembre 80), traite de la pédagogie universitaire en Belgique... ou plus précisément de la pédagogie universitaire à l'Université catholique de Louvain puisque 7 des 8 articles que comporte le dossier se rapportent à cette université. On remarquera notamment l'article de Jean Demal intitulé « Une structure institutionnelle au service de l'animation pédagogique à l'Université catholique de Louvain : la commission de l'enseignement » qui renvoie lui-même à un document plus important écrit en collaboration avec Anna Bonboir et intitulé « Pédagogie universitaire. Sens du renouveau. L'expérience de Louvain La Neuve » (1978).

On notera également dans l'éditorial de Denis Blondin de nouvelles précisions sur la pédagogie universitaire et notamment cette remarque : la pédagogie universitaire implique « une rupture, un renversement de perspective, une sorte de révolution copernicienne ». Il s'agit de se placer désormais dans la perspective de « l'étudiant qui apprend » et non plus dans celle du « professeur qui enseigne » avec, pour conséquence logique, l'attitude suivante : « ce à partir de quoi toute ressource, toute méthode, tout moyen mis en œuvre dans l'enseignement doit être évalué, c'est la qualité et la pertinence de la formation de l'étudiant effectivement reçue et non pas supposée » (p. 4).

Reste le troisième et dernier numéro (mars 1981) consacré à la pédagogie universitaire en France. Dans son éditorial, Michel Bernard, de l'Université de Nantes, note que dans ce domaine la situation française pourrait se caractériser de la façon suivante : « beaucoup de retard, peu de moyens, des obstacles institutionnels fort nombreux ». Il existe cependant, selon lui, « une pédagogie souterraine dans les enseignements supérieurs, difficile à capter, à évaluer, mais qui porte sans aucun doute un potentiel de changements profonds pour l'avenir » (p. 3). C'est à un premier inventaire de ces expériences souterraines qu'est consacré ce troisième numéro. Mais de tous les articles, celui qui m'a paru le plus stimulant est celui de Raymond Lallez intitulé **L'université et la formation pédagogique en France**, consacré à une analyse particulièrement lucide des

résistances auxquelles se heurte l'idée même de formation pédagogique dans l'université française. Je renvoie le lecteur à la lecture intégrale de l'article, me bornant pour lui mettre l'eau à la bouche, à n'en rapporter ici qu'un petit échantillon. « Admettre qu'on a besoin d'une formation pédagogique — écrit Lallez — c'est reconnaître aussi que l'enseignement tel qu'on l'a pratiqué jusqu'alors aurait pu être meilleur... Pour un professeur, c'est se mettre en question dans l'activité qui personnellement et socialement l'engage le plus. Il ne peut le faire, avec le sentiment bien affirmé que cette remise en question est justifiée, sans éprouver aussi le sentiment coupable qu'il eut mieux valu et qu'il eut fallu reconnaître plus tôt ce besoin... Pour le professeur, le sentiment de sa propre valeur n'exclut pas une certaine anxiété d'être confronté à des résultats qui contrarient ce sentiment et qui forcent à une moins gratifiante évaluation de soi-même. Pour toutes ces raisons, on comprend qu'une résistance plus ou moins consciente et occultant ses vrais motifs puisse être opposée à l'idée pédagogique et se manifester, soit par l'attachement inconditionnel au modèle traditionnel, soit par une indifférence ostentatoire à la formation pédagogique ou par sa dépréciation systématique au nom d'arguments davantage inspirés par la mauvaise conscience et la mauvaise foi que formulés et soutenus en connaissance de cause ». Voilà donc pour ces trois premiers numéros de **Pédagogiques** qui constituent, on espère l'avoir montré, un ensemble déjà stimulant. D'autres thèmes sont annoncés : un numéro spécial sur la pédagogie universitaire en Suisse, et des dossiers spécifiques sur l'enseignement par objectifs, l'évaluation des apprentissages, la pédagogie de la formation scientifique, la pédagogie de la formation en sciences humaines et sociales. Tous ceux qui sont intéressés et surtout qui ont des expériences concrètes à faire connaître sont invités à collaborer. Tous sont également invités à adhérer à l'association internationale de pédagogie universitaire. (2).

Guy Belloncle

(1) *Pédagogiques* n° 1, sept. 80 (p. 28).

(2) Service de pédagogie, Université de Montréal, CP 6128, Montréal, H3C 3J7, Canada.